

---

# *Comme* en français québécois

---

Anne Beaulieu-Masson,  
Mélanie Charpentier,  
Lisane Lanciault,  
Xiaoyan Liu

Université de Sherbrooke

## Résumé

Cet article traite des emplois non standards du *comme* en français québécois. Il démontre que les valeurs habituellement reconnues à ce *comme* (approximation, atténuation, exemplification) ressortissent toutes d'une seule notion, la distanciation, et que celle-ci est en rapport avec la valeur de comparaison attachée à *comme*. Ces nouvelles valeurs constituent donc un élargissement de la valeur sémantique du morphème. La comparaison avec d'autres langues (anglais, chinois) nous permet de voir que le phénomène n'est pas propre au français.

## 1. Introduction

Depuis une vingtaine d'années, on remarque en français du Québec<sup>1</sup> la présence d'un nouvel emploi de *comme* divergeant du *comme* standard utilisé pour marquer la comparaison. Dans cet emploi, *comme* transmet des valeurs d'approximation/atténuation et d'exemplification. Cet article propose de démontrer que ces valeurs non standards de *comme* ne sont pas spécifiques au français québécois ; on les retrouve avec les équivalents de *comme* dans d'autres langues, l'anglais et le chinois notamment. Nous montrerons que ces valeurs, de même que les valeurs standards de *comme*, sont associables à la notion de comparaison. Les nouveaux emplois de *comme* correspondent pour ainsi dire à un élargissement de son sens premier : le marqueur acquiert une valeur distanciatrice. Notre corpus est constitué des exemples rencontrés dans la littérature ainsi que de quelques extraits oraux de la BDTS et d'exemples fabriqués. Les exemples dont la source n'est pas mentionnée sont des exemples inventés.

## 2. État de la question

Le *comme* non standard, dont nous remarquons une présence plus marquée chez les adolescents et les jeunes adultes, s'avère largement employé pour signifier l'approximation/atténuation ainsi que l'exemplification (Dostie 1995 et Chevalier 2001), valeurs auxquelles Vincent (2005) ajoute l'introduction d'un discours rapporté. C'est dans ce cas que les auteurs s'interrogent sur l'influence de l'anglais, puisque l'on peut y soupçonner l'emprunt d'un emploi non standard de *like*, plus répandu en anglais qu'en français.

Gaétane Dostie introduit la « notion de ressemblance » pour expliquer cette dérivation du *comme* marquant la comparaison aux *comme* exprimant l'approximation/atténuation ou l'exemplification. Le *comme* utilisé pour la comparaison relie deux variables dans une adéquation non parfaite, mais qui tendrait toutefois à l'être. Ainsi, dans l'exemple (1), le

---

<sup>1</sup> Notre étude ne porte que sur le français québécois, mais le phénomène se rencontre aussi au Nouveau-Brunswick, d'où la prise en compte de l'étude de Chevalier sur cette question (2001).

marqueur *comme* introduit l'idée que l'individu ici représenté par le pronom personnel « il » possède les propriétés généralement attribuées à un père, sauf celle du lien biologique. On reconstitue que c'est cette propriété qui manque, puisqu'elle représente la caractéristique prototypique de la notion de « père ».

- (1) *Il était **comme** un père pour moi.* (Chevalier, 2001)

Le *comme* d'approximation, qui s'emploie avec toutes sortes de syntagmes – nominaux, verbaux, adjectivaux ou adverbiaux – sert effectivement à « comparer une entité X (dans un sens très large du terme) à une entité prototypique et à dire de cette entité qu'elle s'apparente, par certains aspects, au prototype, sans en posséder toutes les caractéristiques » (Dostie, p. 254). Ainsi, avec le *comme* approximatif, l'adéquation établie entre les deux entités s'avère-t-elle imparfaite; c'est pourquoi l'on parle d'approximation et non de comparaison proprement dite.

- (2) *Elle me faisait **comme** un signe.* (Chevalier, 2001)

L'utilisation du *comme* à valeur approximative serait vraisemblablement un emploi non standard. Remarquons que la phrase de l'exemple (2) tend vers l'agrammaticalité. Supprimer ce *comme* approximatif conférerait une valeur plus standard à l'énoncé; cependant son sens en serait altéré. Il faudrait plutôt ajouter un argument tel *quelque chose* ou *comme qui dirait* entre le verbe et le complément (3).

- (3) Elle me faisait **quelque chose comme** un signe. (Chevalier, 2001) / Elle me faisait **comme qui dirait** un signe.

Cet ajout permettant au locuteur de se distancer de son énoncé nous apparaît comme ayant une fonction métadiscursive. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Dans son emploi d'approximation, Dostie distingue deux effets que peut produire le *comme*. D'abord, un locuteur qui utilise ce marqueur dans son discours peut vouloir signaler qu'il dépeint approximativement un état quelconque, ce qui lui accorde *ipso facto* le pouvoir de rendre vrai un énoncé qui sinon se révélerait injuste ou faux (Dostie, p. 250).

- (4) *Les campers, c'est un autobus **comme**, qu'on conduit.* (Dostie, 1995)

En (4), l'élimination du *comme* postposé rendrait faux l'énoncé puisque un « camper » n'est pas un autobus. Le *comme* approximatif n'influe cependant pas toujours sur la valeur de vérité que peut prendre un énoncé. Dostie donne le nom de *comme approximatif/atténuatif* à l'emploi ayant pour fonction de marquer la présence d'un euphémisme dans une phrase, d'en diminuer la portée. Effectivement, dans la phrase de l'exemple (5), le *comme* n'intervient pas à savoir si le locuteur est oui ou non « ben tanné » ; il marquerait plutôt l'atténuation.

- (5) *I est **comme** ben tanné.* (Dostie, 1995)

Aux valeurs d'approximation/atténuation s'ajoute la valeur d'exemplification. Le *comme* à valeur exemplifiante établit une relation inverse à celle de l'approximation, c'est-à-dire de l'entité (x) vers la classe de référence (X). Il consiste à donner en exemple, parmi un groupe d'éléments semblables, un élément particulier qui constitue un bon représentant de l'idée générale que le locuteur souhaite exprimer. Cette valeur est d'utilisation standard si la classe de référence est identifiée. Or, dans l'exemple (6), la classe de référence *jeux* qui se trouve exemplifiée par les entités *forts* et *igloos* n'est pas mentionnée, elle est sous-entendue. Dans ce

cas, il semble que l'exemplification introduite par le marqueur *comme* soit d'un registre non standard.

(6) *Q : Aviez-vous d'autres jeux en hiver?*

*R : Moi, j'ai pas connu des hivers... plein de neige, beaucoup là. Ça veut dire que comme des forts ou des igloos, on en faisait pas tant que ça. On faisait du ski, on glissait.* (BDTS)

Vincent ajoute également le *comme* introducteur d'un discours rapporté. Ce *comme* est de nature plus marginale et sous-entend « j'ai dit/fait quelque chose comme ». Dans l'exemple (7), le *comme* semble bien introduire les paroles que le locuteur a dites ou la pensée qu'il a eue au cours d'une conversation précise. Dans ce contexte, l'emploi de *comme* ressemble selon Vincent au *like* en anglais. Cependant, elle affirme qu'il n'y a pas suffisamment d'études sur le sujet pour considérer que le *comme* français est un calque du *like* anglais.

(7) *Ça aurait pas été comme trop nice de ma de ma part là d'arriver chez nous là toute comme quoi t'as fumé de la<sup>2</sup> hasch aussi* (Chevalier, 2001)

Ainsi ce nouvel emploi de *comme*, du fait qu'il joue un rôle conventionnel dans l'énonciation et qu'il possède ses valeurs propres, ce que nous démontrerons dans cet article, correspondrait selon Chevalier, Dostie et Vincent à un fait de « grammaire bien réel et non à une erreur de performance » (Dostie, p. 247).

### 3. De la comparaison à la distanciation : deux pôles d'une même relation

Le *Trésor de la Langue Française* décrit *comme* comme un morphème de comparaison : « Dans ces emplois *comme* exprime une idée de similitude, l'écart avec l'idée pouvant être plus ou moins réduit selon le contexte. » (TLFi) Les usages standards de *comme* semblent se limiter à cette idée de similitude. Or, si comparer, c'est rapprocher deux objets pour dire qu'ils se ressemblent, la comparaison n'en implique pas moins deux pôles : les objets comparés doivent partager un certain nombre de points communs, mais aussi revêtir certaines différences. En d'autres termes, si *x* est *comme* *y*, c'est que *x* partage un certain nombre de traits de *y*, mais aussi qu'il en diffère par certains autres.

En termes logiques, cela pourrait s'analyser ainsi :

$$x \text{ est } \textit{comme} \text{ } y : \exists A (A(x) \wedge A(y)) \wedge \exists B (\neg B(x) \wedge B(y))$$

*il existe une propriété A que x et y partagent*  
*et il existe une propriété B que possède y et que x ne possède pas*

Les usages standards de *comme* se fonderaient donc sur le premier aspect de la comparaison : *x* et *y* tendent à être pareils, ou plutôt, par un certain nombre de propriétés importantes, *x* se rapproche de *y*, qui est posé comme norme. L'élément *y* sert de repère de comparaison, de norme à l'aune de laquelle *x* est mesuré. On retrouve cette idée dans les différentes valeurs recensées de *comme* par le TLFi : ressemblance, similitude, conformité, quasi-identité. De ce noyau de sens, on dérive sa valeur d'exemplification, *comme* servant « à introduire un exemple qu'il présente comme conforme (ou quasi-identique) au modèle implicitement envisagé » (TLFi).

<sup>2</sup> Français du Nouveau-Brunswick.

Dans la plupart des cas, la comparaison se contente de noter que le repéré partage un certain nombre de traits saillants avec le repère : *fier comme un paon, fort comme Hercule*, etc. Dans d'autres, cela peut aller jusqu'à l'identité :

- (8) *Quoique je sois armé, sûr de mon coup, comme un homme qui a jadis chassé le tigre, et fait sa partie sur un tillac quand il fallait vaincre ou mourir, je me défie de cet élégant coquin.* (Balzac, cité par le TLFi)

À l'inverse, c'est le second aspect sur lequel les emplois québécois du *comme* se fonderaient :

- (9) *C'est sûr qu'ils sont morts, parce que ça fait comme dix ans (...)* (BDTS)

En (9), l'emploi de *comme* sert à montrer la valeur d'approximation : « ça fait plus ou moins dix ans<sup>3</sup> ». Dans cet emploi, *comme* introduit une valeur-repère tout en signalant que celle-ci ne rend qu'imparfaitement compte des propriétés du comparé. C'est cet effet que nous appellerons **distanciation** : il s'agit de marquer la non-coïncidence du repère et du repéré. Cette valeur est néanmoins conforme à l'idée de comparaison, telle que nous l'avons modélisée plus haut. On peut d'ailleurs la retrouver dans certains emplois standards de *comme*, puisque le TLF cite comme un usage remarquable dès les XV-XVI<sup>es</sup> siècles l'emploi du *comme* de manière dans ce que l'on pourrait qualifier de subordonnées d'approximation : *comme nous dirions* (Boucicaut, 1421), *comme qui diroit* (Amyot, 1559), qu'il donne comme équivalent à « en quelque sorte ». Nous reviendrons sur ce point plus tard.

Il se produit donc une inversion de la valeur du *comme* entre ses emplois standards et ses emplois québécois : d'une valeur primaire « c'est presque identique », il passe à une valeur secondaire « ce n'est pas la même chose », cette inversion étant fondée sur le fait que l'identité entre le repéré est son repère n'est qu'approximative. Cette évolution n'a par ailleurs rien d'étonnant, d'autres items lexicaux ont connu ce même phénomène de glissement sémantique ou de « lexicalisation d'implicite » – cf. *voire* ou *sans doute* par exemple (Berrendonner, 1987). À force d'usage, une assertion *p* qui convoque régulièrement une conclusion *q* peut finir par inclure *q* parmi les acceptions possibles de *p* : de même que « *x est sans doute y* » implique qu'il y a un doute quant à l'équivalence de *x* et *y*, « *x est comme y* » implique que « *x n'est pas y* ».

#### 4. À partir d'un marqueur, différents degrés de comparaison

De cette valeur de base gravitant autour de l'idée « ça se ressemble, mais ce n'est pas tout à fait pareil », l'on dérive facilement les autres valeurs de *comme* reconnues par Dostie, Chevalier et Vincent : l'approximation, l'atténuation, l'exemplification. La distanciation, qui consiste en une prise de distance du locuteur par rapport à son dire, chapeaute toutes ces autres valeurs reconnues par les auteures mentionnées précédemment.

Gaétane Dostie proposait la notion de ressemblance pour rendre compte du passage du *comme* standard à ses valeurs d'approximation et d'atténuation. La distanciation, telle que nous l'avons présentée, permet non seulement d'expliquer l'apparition de ces deux valeurs, mais aussi celle d'exemplification. C'est d'ailleurs ce dont nous témoignerons avec les exemples présentés ci-dessous. La distanciation peut porter soit sur le référent, soit sur le choix des mots à employer, soit sur l'énonciation. Elle permet en outre de rendre compte de tous les exemples possibles de l'emploi du marqueur *comme*, même ceux plus difficiles à catégoriser.

---

<sup>3</sup> Cela peut faire exactement dix ans, comme un peu moins ou un peu plus.

L'approximation, telle que nous l'avons définie dans l'état de la question, comprend en son sens une valeur s'articulant autour de l'idée que deux éléments se ressemblent en quelques traits, mais divergent en quelques autres. Cela se rapproche ainsi de la comparaison standard qui établit aussi un lien entre deux éléments ne possédant pas exactement toutes les mêmes caractéristiques. L'absence de *comme* modifierait la valeur de vérité de l'énoncé. Ainsi dans l'exemple (10), il faut comprendre que cette chose que « I(l) » a l'air d'avoir frappée n'était peut-être pas un gros arbre.

(10) *J'avait l'air à avoir frappé **comme** un gros arbre.* (Dostie, 1995)

La présence de ce *comme* est donc nécessaire dans la mesure où elle établit une comparaison, mais à moindre degré que l'établirait une comparaison dite standard; c'est alors qu'on parle d'approximation. Le locuteur de l'exemple (10) laisse le destinataire dans le flou quant à l'identification de l'objet frappé : est-ce *vraiment* un gros arbre que « I(l) » a l'air d'avoir frappé? Ne serait-ce pas plutôt quelque chose qui s'apparente *vaguement* à un gros arbre? La présence du *comme* marque une évaluation non précise de ce que « I(l) » a l'air d'avoir vraiment frappé : *comme* peut marquer la similitude ou l'identité. C'est dans cette optique que la distanciation entre en ligne de compte : le locuteur fait une approximation en discutant du choix du terme à employer pour décrire ce que « I(l) » a l'air d'avoir frappé. Cette chose devait ressembler à un gros arbre parce que c'est ce à quoi le locuteur la compare, d'où le lien avec le *comme* standard de comparaison. Cependant cette chose pourrait tout aussi bien ne pas être un gros arbre, d'où la distanciation présente dans l'énoncé. Dans cet exemple, il y a une approximation de l'identité du référent qui se traduit par une distanciation quant à sa dénomination. *Au moyen de comme, le locuteur se distancie donc de l'appellation « gros arbre » pour rendre compte de ce qu'il a frappé.*

L'atténuation, elle, consiste plutôt à diminuer l'impact de nos paroles au moyen de ce *comme* exprimant une relation de ressemblance/divergence entre deux éléments. Le *comme* utilisé pour marquer la comparaison est sans équivoque : il unit deux éléments par un critère de ressemblance. Ce *comme* de comparaison a évolué vers le *comme* atténuatif qui unit lui aussi deux éléments, mais en mettant l'accent sur leur non-identité. Dans l'exemple (11), le locuteur affirme qu'il est « *comme* habitué » [à quelque chose]. Par ce procédé, le locuteur se distancie du mot qu'il utilise pour définir son état d'esprit.

(11) *Je suis **comme** habitué.* (Dostie, 1995)

La phrase de cet exemple serait tout aussi correcte sans la présence du marqueur *comme*. Il est effectivement possible d'affirmer : « Je suis habitué. » Cependant, l'ajout de *comme* confère une valeur particulière à l'énoncé. Le locuteur insère une comparaison qui n'aurait pas lieu d'être, dans la mesure où il est réellement habitué à quelque chose en particulier, il ne peut pas l'être qu'en partie. La présence de ce *comme* rend la phrase moins brutale, moins affirmative, le locuteur affirmant que c'est *comme* s'il était habitué, plutôt que de dire tout simplement qu'il l'est. Ce procédé aboutit à mettre en relief le syntagme introduit par *comme*, ce qui peut avoir toutes sortes de rendement en discours : euphémisme, intensification, modification de la valeur argumentative, etc. L'idée générale derrière l'utilisation de ce *comme* est une prise de distance du locuteur par rapport au choix du terme qui définirait le mieux comment il se sent; d'où le lien avec la distanciation. *Au moyen de comme, le locuteur se distancie donc du terme utilisé (habitué) pour décrire son état.*

Même phénomène dans l'exemple (12) : la locutrice utilise *comme* pour se distancier de son énoncé, mais cette fois-ci pour en diminuer l'impact et non pour discuter du choix du terme à utiliser.

- (12) *J'ai oublié de te dire que j'ai **comme** envoyé des fleurs à Nadia de ta part. (Émission Rumeurs)*

Il est évident que la locutrice a *vraiment* envoyé des fleurs à Nadia de la part d'une autre personne; ici, contrairement à l'approximation, la valeur de vérité de l'énoncé n'est pas modifiée. En disant à son interlocuteur qu'elle a « *comme* envoyé des fleurs à Nadia de [s]a part », la locutrice rend seulement l'acte moins fâcheux pour lui en le faisant passer comme « moins vrai ». En effet, atténuer ses propos avec *comme* consiste à comparer, en établissant quelques divergences, un premier élément à un autre, représentatif de ce que l'on souhaite exprimer, d'où le lien avec le *comme* de comparaison. Dans ce cas particulier, la locutrice compare, au moyen de *comme*, son acte à envoyer des fleurs (*C'est comme si j'avais envoyé des fleurs*), alors que c'est exactement ce qu'elle a fait. Ce procédé consiste en de la distanciation par rapport à l'énoncé lui-même, dans la mesure où la locutrice instaure une distance entre ses propos et ses actes (et leur portée) par l'utilisation du *comme*. *Au moyen de comme, la locutrice se distancie donc de l'impact de son énoncé.*

L'exemplification subit elle aussi le même sort, elle dérive du *comme* de comparaison standard dans la mesure où ce *comme* présente un élément conforme au modèle d'une classe d'entités (x). Lorsqu'on donne un exemple, un rapport de comparaison s'établit entre deux éléments : parmi une classe d'entités (x) comparables entre elles, (X) représente un cas précis qu'un locuteur donne en exemple pour illustrer son propos. La notion de ressemblance impliquée par le *comme* comparatif fait donc également partie de l'exemplification. La distanciation, elle, entre en jeu dans la mesure où le locuteur sélectionne un élément en particulier parmi d'autres qu'il pourrait tout aussi bien citer en exemple; il se distancie donc par rapport à ces autres éléments non mentionnés. En effet, dans l'exemple (13), le locuteur qui donne en exemple le don d'une télévision pour affirmer qu'une personne est généreuse « sélectionne, à l'intérieur d'un même ensemble d'événements qui vont dans une même direction, un événement particulier qu'il cite en exemple » (Dostie, p. 257), qui s'avère dans ce cas-ci le don d'une télévision, et non, par exemple, le don d'un chandail ou d'un lecteur cd.

- (13) A : *Pourquoi dis-tu que c'est une personne généreuse?*  
B : *Ben **comme** la télévision, i me l'a donnée (Dostie, 1995)*

Cela transmet en quelque sorte l'idée que la générosité se compare au don d'une télévision (« la générosité, c'est comme donner une télévision »). Dans cet emploi, *comme* est donc paraphrasable par *par exemple*. Cependant, les deux marqueurs ne fonctionnent pas de la même manière. *Par exemple* fait explicitement référence à l'existence d'un paradigme; avec *comme*, ceci reste implicite. La générosité pourrait tout aussi bien se comparer à un tout autre don dont le locuteur de l'exemple (13) ne fait pas mention, ou bien à un autre acte que « i(l) » pourrait avoir effectué et qui démontrerait sa générosité, sans que *comme* implique réellement l'existence d'autres actes prouvant la générosité. Le don de la télévision est présenté comme l'acte le plus représentatif de la générosité de la personne en question, indépendamment du fait qu'il y ait d'autres actes représentatifs. En ce sens, il y a donc distanciation par rapport au paradigme de l'exemplification de la générosité de cette personne. *Au moyen de comme, le locuteur se distancie donc du choix de la télévision comme prototypique des exemples concrets de la générosité de cette personne.*

Le fait d'inclure les différentes valeurs de *comme* sous la distanciation évite en outre d'avoir à catégoriser des exemples autrement trop difficiles à classer. Les typologies de Dostie, Chevalier et Vincent s'avèrent très précises; il est alors difficile de définir à quelle valeur appartient exactement chacun des *comme* employés par un locuteur. L'exemple (14) est bien représentatif de ce phénomène, dans la mesure où la valeur de *comme* est difficile à saisir.

- (14) *Si on prend comme une cabane à sucre qui est aux tubes, c'est ce qui est dans la plupart des places, ça fonctionne ben...* (BDTS)  
(Si on prend une cabane à sucre comme une qui est aux tubes, c'est ce...)

Relève-t-il de l'approximation (Si on prend une cabane à sucre à *peu près* une qui est aux tubes, c'est ce...)? De l'exemplification (Si on prend une cabane à sucre *par exemple* une qui est aux tubes, c'est ce...)? Le *comme* de l'exemple (14) peut s'apparenter à de l'approximation si on interprète le « comme une cabane à sucre qui est aux tubes » comme renvoyant à un référent qui peut être une cabane à sucre ou quelque chose qui s'y apparente. Ainsi la présence du marqueur indiquerait-elle une certaine distanciation par rapport aux termes à employer. Cependant, ce *comme* pourrait aussi bien servir à introduire un exemple, le locuteur expliquant le fonctionnement d'une cabane à sucre aux tubes pour rendre compte du fonctionnement général des cabanes à sucre; il y aurait dans ce cas-ci distanciation par rapport aux autres types de cabane à sucre. L'avantage de regrouper les valeurs de *comme* au moyen d'une notion noyau, la distanciation, est de rendre compte des exemples ambigus. Si toutes ces valeurs dérivent de la même notion, il est normal que certains exemples soient susceptibles de recevoir plusieurs interprétations.

## 5. Usage du *comme* québécois : fonction métadiscursive?

Dans le point précédent, la notion de distanciation et les valeurs qui en découlent, soit l'approximation, l'atténuation et l'exemplification, ont été identifiées et définies. C'est cette notion qui nous permet de justifier le fait que, très souvent, lors de ces emplois du *comme* dans le discours, une fonction métadiscursive motive son utilisation.

Cette fonction qui consiste à prendre la langue comme objet de description se manifeste quand le locuteur discute du choix des mots. Dans un registre de langue standard, certaines expressions plus ou moins figées présentent cette fonction métadiscursive. Les exemples suivants illustrent ce phénomène :

- (15) *Mon numéro de dossier est le 56B, **B comme dans bébé.***  
(16) *Le mot ichtyologie s'épelle **i-c-h-t-y-o-l-o-g-i-e.***  
(17) *Bref, **ce que je voulais te dire**, c'est que je t'aime bien.*

Remarquons que les passages en gras, constituant des exemples de métalangage, sont vides de signification par rapport à l'énoncé. Ils renseignent seulement sur l'usage du code, c'est-à-dire sur la langue. En (15), l'utilisation de la métalangage permet de donner de l'information sur la réalisation phonétique d'une consonne; en (16), sur l'orthographe du mot; en (17), sur l'intention du locuteur au regard de son énoncé. L'utilisation de ces procédés ponctue le discours : ces derniers permettent en effet de rendre clairs et précis certains énoncés ou certaines parties d'énoncés autrement ambigus. L'emploi d'expressions ou de locutions d'usage standard qui servent la fonction métadiscursive du langage est nécessaire à l'intercompréhension des locuteurs.

D'après nos observations, l'utilisation du *comme* dans certains contextes particuliers au français québécois ressort de ces usages métadiscursifs standards. Il est important de noter que cette

fonction métadiscursive existe peu importe la valeur adoptée par le *comme*. Il faut donc distinguer *valeur* et *fonction*. Si l'on se réfère à l'exemple donné en (10), le *comme* implique une valeur d'approximation. Pourtant, ce *comme* équivaut sémantiquement à *quelque chose comme* (*il a frappé quelque chose comme un gros arbre*), expression qui présente une fonction métadiscursive. Comme nous l'avons déjà signifié, il y a une distanciation entre le nom et le référent parce qu'elle implique un retour sur l'usage du mot, qui induit la fonction métadiscursive de *comme*. De même, le *comme* de l'exemple (12) pourrait être remplacé par une expression telle *pour ainsi dire* (*j'ai pour ainsi dire envoyé des fleurs*). Cependant, les deux expressions n'ont pas le même impact sur l'énoncé. *Pour ainsi dire* instaure une prise de distance entre la dénomination « envoyer des fleurs » et l'acte visé par celle-ci (ce n'est peut-être pas le terme adéquat pour définir l'acte), tandis que *comme*, nous l'avons vu plus haut, suppose que l'acte d'envoyer les fleurs a eu lieu, mais implique une distanciation non par rapport à l'usage des mots, mais par rapport à leur portée (perlocutoire). Il apparaît donc que la fonction de ce *comme* est métadiscursive, même s'il conserve sa valeur d'atténuation. Le *comme* d'exemplification possède également une fonction métadiscursive. Dans l'exemple (13), on peut y substituer une expression comme *si tu veux* (*ben si tu veux la télévision...*) qui relève du commentaire métadiscursif sur l'énoncé. De nouveau, une différence existe entre les deux énoncés due à la valeur propre de *comme*. Les deux expressions impliquent une prise de distance par rapport au choix de présenter le don de la télévision comme une preuve de générosité, mais seul *comme* a véritablement une valeur d'exemplification. Malgré les différences notées, le fait de remplacer *comme* par les expressions suggérées ne modifie pas le sens de la phrase ni la portée de l'énoncé dans le discours comme le ferait sa suppression. C'est pourquoi nous voyons une continuité dans le rapport entre l'expression de métalangue et sa réduction en la particule *comme*. D'autres exemples viennent étayer cette hypothèse.

- (18) *Il peut y avoir... ça s'arrête automatiquement si la scie part toute seule là. Il y a **comme** des breakers.* (BDTS)
- (19) *Le cheval s'était emballé, pis il avait **comme** rentré dans la clôture, pis moi, j'avais revolé l'autre bord de la clôture, pis je m'étais vraiment blessée.* (BDTS)
- (20) *C'est des patients, aussi, en phase **comme** terminale fait que... s'il y a un arrêt cardiaque, c'est fini, elles le réaniment pas, pis tout ça.* (BDTS)

En (18), le *comme* vient marquer que l'usage du terme *breakers* n'est probablement pas adéquat, éventuellement pour deux raisons : il s'agit d'un emprunt à l'anglais et, en outre, le terme de *breakers*, ou *freins*, n'est pas celui qui convient pour désigner le système de sécurité des scies à chaîne.

Dans l'exemple (19), il serait un peu abusif de voir dans l'emploi de *comme* une valeur d'atténuation ou d'approximation : d'une part, le cheval est réellement rentré dans la clôture, d'autre part il n'y a aucun adoucissement de l'énoncé puisque la suite décrit les conséquences dramatiques observables de l'incident. Le morphème fonctionne un peu comme ponctuant du discours, de la même façon que *si tu veux*, *si je puis dire*, etc., dans un certain nombre de contextes.

Dans l'exemple (20), le *comme* vient s'insérer au milieu d'un phrasème figé, *phase terminale*. On ne peut guère lui attribuer de valeur d'atténuation ou d'approximation, du moins, pas en ce qui concerne la référence : les patients sont en phase terminale. Si le *comme* a bien une valeur d'atténuation, elle concerne l'expression *phase terminale* et l'impact qu'on pourrait lui associer témoignant d'un retour du locuteur sur son dire.



En fait, il nous semble possible que certaines expressions telles *comme qui dirait*, *pour ainsi dire* et *comme on dit* aient subi l'influence de la pragmatification, point sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

Si la *fonction* métadiscursive est effectivement la fonction principale du *comme* québécois, il semble logique de le retrouver principalement dans le récit, comme nous avons cru le remarquer. Bien que notre corpus ne nous permette point de prouver cette hypothèse, nos observations nous forcent à y porter une attention particulière. En effet, bon nombre d'occurrences du *comme québécois* font partie d'un énoncé appartenant au récit, que celui-ci soit raconté à un temps du passé (exemples (2), (6), (7), (10), (12), (13)) ou au présent de narration (exemple (14)). La fonction métadiscursive permet au locuteur de prendre du recul par rapport à son discours. Lorsqu'on raconte un événement du passé, les expressions de métalangue servent à marquer la distanciation par rapport à l'événement rapporté. Cette distanciation peut porter sur le référent, sur le lexique ou sur le contenu énonciatif. Il semble également que l'usage du *comme* à fonction métadiscursive s'emploie fréquemment à la suite du verbe *être*, l'expression semblant la plus récurrente à l'oral étant *c'est comme* ou *c'était comme* :

- (21) *Ça, j'ai adoré ça. Ça, c'était comme vraiment le paradis, tu sais, comme dans Heidi, quand elle monte la montagne.* (BDTS)

Dans ces exemples, puisqu'on discute du choix des mots, que ce soit par rapport à la chose nommée, au signe nommant, voire à la fonction perlocutoire associée au mot, l'expression présente une fonction métadiscursive. C'est parce que la valeur de base de ces emplois non standards de *comme* est la distanciation que peut s'expliquer que *comme* se soit progressivement mis à revêtir une fonction métadiscursive.

## 6. Comme : marqueur discursif?

À travers les derniers exemples présentés, on observe qu'en même temps que le *comme* standard acquiert une fonction métadiscursive, il se produit un processus de désémantisation. *Comme* perd son sens premier de comparant pour dévier vers un emploi de type énonciatif. Parallèlement à cette perte de sens, il est sujet à une mutation grammaticale : d'adverbe coordonnant, il devient particule, de telle sorte que la grammaire traditionnelle est incapable de le catégoriser. La grammaire le classerait certes dans la catégorie des adverbes dans la mesure où c'est un mot invariable qui n'est ni conjonction ni préposition, mais, contrairement aux adverbes standards, les rapports de dépendance induits par ce *comme* non standard ne sont pas clairs. On retrouve là (désémantisation et problème de catégorisation grammaticale) les principales caractéristiques de ces petits mots de discours qu'on appelle marqueurs discursifs. Bien que constituant une classe plutôt hétérogène, plusieurs marqueurs discursifs sont issus de verbes qui ont subi un processus de pragmatification. Prenons l'exemple donné en (22A), le verbe *savoir* y est employé avec son contenu référentiel : on interroge un interlocuteur sur sa connaissance d'un fait donné. Si le verbe introducteur de l'interrogation est supprimé, la question posée devient un énoncé déclaratif, le sens de la phrase est donc modifié. Le verbe *savoir* est également présent en (22B) sous la forme *t'sais*. Or, dans cet exemple, l'utilisation de ce marqueur discursif n'apporte aucun contenu propositionnel à l'énoncé. Il ne s'agit que d'une marque du discours pouvant servir de guide de lecture ou d'interprétation de l'énoncé. Cette perte de contenu référentiel du verbe *savoir* ainsi que sa transformation en un lexème figé constitue un processus de pragmatification.

- (22) A. **Sais-tu** que Dominique a perdu son emploi?  
B. Non, parce que moi et lui, **t'sais**, on ne se voit plus depuis...

Nous avons observé précédemment que dans certains usages québécois du *comme*, celui-ci pouvait être remplacé, sans altération de sens de l'énoncé, par des expressions telles que *comme qui dirait*, *pour ainsi dire* et *comme on dit*. Ces trois expressions – phrasèmes – sont en fait des marqueurs discursifs résultant du processus de pragmatization du verbe *dire*. En portant attention aux exemples (23) et (24), on s'aperçoit que les marqueurs discursifs sont facultatifs.

- (23) *Après ma journée de fou, j'étais **comme on dit** complètement à terre.*  
 (24) *J'ai toujours dit que si je gagnais un gros montant, le camp où je travaille, il en aurait, parce que qu'on est **comme qu'on dirait** dans la p'tite misère dans ce camp-là.*

En effet, tant sur le plan de la syntaxe que du contenu propositionnel, les marqueurs *comme on dit* et *comme qu'on dirait* n'ajoutent pas de nouvelle information à l'énoncé. Si on les supprime, les énoncés sont toujours grammaticaux et le sens qui se dégage de chaque exemple est intact. La fonction de ces marqueurs discursifs se situe plutôt au niveau du discours : ils y jouent un rôle **énonciatif**. De plus, ces marqueurs ont subi une recatégorisation. À l'origine du processus de pragmatization de ces locutions, on trouvait le verbe *dire* et ses différentes déclinaisons. De ces formes premières se sont progressivement dégagées des locutions verbales figées. Ces dernières, contrairement aux fonctions de base des verbes, ne constituent pas le prédicat de la phrase et ne représentent pas l'action accomplie par l'énonciateur. En tant que marqueurs discursifs, les locutions verbales *comme on dit* et *comme qu'on dirait* ont perdu les caractéristiques généralement attribuées aux mots de la classe grammaticale des verbes.

D'après le rôle et les caractéristiques observées chez les marqueurs discursifs résultant d'un processus de pragmatization, il nous semble tangible de croire que l'emploi du lexème *comme* dans certains contextes particuliers à l'usage québécois puisse découler de ce processus. En observant les exemples (25) et (26), l'on remarque que, mis à part le lexème *comme* qui remplace les locutions verbales *comme on dit* et *comme qu'on dirait* des exemples (23) et (24), les énoncés sont les mêmes. De plus, le remplacement des locutions verbales par le lexème *comme* ne modifie ni la syntaxe ni le sens, ni la valeur de vérité de ces énoncés. Cette constatation nous porte à postuler l'hypothèse selon laquelle le *comme* ainsi utilisé serait un marqueur discursif. Tout comme les marqueurs discursifs des exemples (23) et (24), la suppression du *comme* en (25) et (26) n'altère en rien le contenu propositionnel de la phrase qui demeure parfaitement grammaticale. En fait, la fonction de ce *comme* est énonciative du discours, elle permet au locuteur de se distancier de son énoncé en empruntant une valeur d'atténuation. Il semble également y avoir recatégorisation du *comme*. Nous avons précédemment observé que ces nouveaux emplois du *comme* découlent du *comme* standard marquant la comparaison. Dans un cas de comparaison standard, le *comme* est un adverbe conjonctif servant à relier un élément A à un élément B, les deux éléments partageant certaines caractéristiques. Ainsi, en (27), *comme* relie l'action de dormir à la notion d'hibernation, état de l'ours en hiver. Sa suppression est impossible – cf. (28), elle rendrait l'énoncé agrammatical. Or, le *comme* employé en tant que marqueur discursif (25, 26) peut être supprimé, car il ne sert pas à relier deux variables. Il ne semble donc pas pouvoir porter l'étiquette de conjonction.

- (25) *Après ma journée de fou, j'étais **comme** complètement à terre.*  
 (26) *J'ai toujours dit que si je gagnais un gros montant, le camp où je travaille, il en aurait, parce que qu'on est **comme** dans la p'tite misère dans ce camp-là.*  
 (27) *Il dort **comme** un ours en hiver.*  
 (28) *\* Il dort un ours en hiver.*

Les caractéristiques et les conditions d'emploi du *comme* dans ces nouveaux contextes nous portent à croire qu'il s'agit d'un marqueur discursif ayant subi ou subissant un processus de

pragmaticalisation. Il semble y avoir un parallèle entre l'emploi de ce *comme* et l'emploi des locutions *comme on dit* et *comme qu'on dirait* dans le discours. Une étude plus approfondie sur ce point nous permettrait de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse.

## 7. Nouveaux emplois de *comme* : uniques au français québécois?

Le français nord-américain, dont fait partie le français québécois, est en contact constant avec l'anglais. C'est pourquoi certains auteurs se sont interrogés à savoir si les nouveaux emplois du *comme* pourraient résulter de l'influence du *like* en anglais. S'il est bel et bien vrai que certains usages québécois sont comparables aux usages du *like*, il nous apparaît quelque peu précipité d'affirmer que ces emplois relevés depuis quelques années aient subi l'influence de l'anglais. En effet, d'autres langues présentent des emplois équivalents. Par exemple, le français hexagonal connaît le *genre*<sup>4</sup> et le chinois connaît le *xiang*.

### 7.1 *Comme et like*

Ces différents emplois de *comme* en français québécois ressemblent à certains usages du *like* en anglais. Selon Susanne Fleischman, *genre* en français hexagonal, *comme* en français québécois et *like* en anglais montrent une similarité étonnante du point de vue de la fonction pragmatique, malgré quelques différences syntaxiques<sup>5</sup>. Elle dégage ainsi certaines fonctions pour le *like* en anglais, qui sont les mêmes que celles qu'on attribue au *comme* québécois : approximation, atténuation (*hedge*) et discours indirect (*quotation*). Par exemple :

- (29) *Greg is like seven or eight feet tall.* (approximation) (Fleischman)
- (30) *I was wondering if you could like give me a hand.* (atténuation) (Fleischman)
- (31) *And I'm like : "What the hell's going on here?"* (discours indirect) (Fleischman)

S'y ajoute le fait qu'en anglais, *like* est un marqueur de focus qui attire l'attention sur ce qui est à sa droite. Par exemple :

- (32) *I'm only going to walk like so far.* (Fleischman)
- (33) *Our library's like lame, like there are no books there.* (Fleischman)
- (34) *Well she tried to act like really friendly like.* (Fleischman)

On pourrait ajouter qu'en français aussi, quand nous utilisons *genre* et *comme* pour marquer la distanciation, nous attirons, naturellement, l'attention sur les éléments qui les suivent.

- (35) *Elle téléphone genre dix fois par jour.* (Fleischman)
- (36) *Ça, c'était comme vraiment le paradis.* (BDTS)

On remarquera toutefois un certain nombre de différences, qui reposent principalement sur des aspects syntaxiques : *like* est beaucoup plus déplaçable dans la phrase que ne l'est *comme* en français québécois.

- (37) *I, like, care about the environment and stuff.* (cité par *the Evasion English Dictionary*)
- (38) <sup>??</sup> *Je, comme, m'intéresse à l'environnement et tout ça.*

<sup>4</sup> *Genre* est aussi employé au Québec, mais en concurrence avec *comme*. Le *genre* français semble revêtir les emplois du *genre* québécois et du *comme* québécois.

<sup>5</sup> Par exemple, *genre* peut être suivi d'un relatif, *genre que...* tandis que *comme* et *like* ne le peuvent pas. Par contre, *like* et *comme* sont assez flexibles du point de vue de la position syntaxique tandis que *genre* est plus stable.

Cependant, on retrouve grosso modo la même fonction pragmatique marquée par *like* et *comme* en français québécois. De là à en déduire que l'un est un calque de l'autre, il y a un pas. En effet, *genre* en français hexagonal semble recouvrir beaucoup d'emplois de *comme* en français québécois, et il est plus difficile de lui attribuer une ascendance anglaise. En outre, comme nous le verrons, il existe d'autres langues dans lesquelles des expressions se sont elles aussi spécialisées dans le marquage de la distanciation, comme en chinois.

## 7.2 *Comme, xiang et haoxiang*

L'équivalent de *comme* en chinois est *xiang*. Vu la distance entre le chinois et le français ou l'anglais, il semblerait curieux d'affirmer que *xiang* est un calque de *comme* ou de *like*. Par contre, *xiang* possède aussi toutes les valeurs revêtues par *comme* et *like*, que ce soit les emplois standards ou les emplois non standards.

Tout d'abord, les phrases (39) et (40) montrent que *xiang* regroupe deux emplois standards du *comme* québécois : ressemblance et exemplification.

- (39) *Ta xiang wo fuqin.* (ressemblance)  
3sg comme 1sg père  
Il est comme mon père.
- (40) *Henduo shiwu fu han yesuan, xiang xilanhua, shen lu se de shucai.* (exemplification)  
Beaucoup aliment riche avoir acide folique, comme brocoli, foncé vert couleur DE<sup>6</sup> légume  
Beaucoup d'aliments sont riches en acide folique, comme le brocoli, les légumes verts foncés.

En (39), *xiang* relie deux variables, *il* et *le père* du locuteur, et dénote la ressemblance de cette personne au père du locuteur. En (40), *xiang* donne comme exemples des aliments qui sont riches en acide folique.

En plus de ces deux emplois standards, *xiang* partage aussi toutes les valeurs non standards du *comme* québécois.

Ainsi, dans les phrases (41) et (42), *xiang* exprime les deux effets de l'approximation du *comme* québécois.

- (41) *Ta xiang shi zhuangdao le yi ke da shu.*  
(approximation)  
3sg comme être frapper ACC un Classifieur gros arbre  
Il avait l'air d'avoir frappé comme un gros arbre.
- (42) *Women zou de<sup>7</sup> shihou xiang shi zaoshang wu dianzhong.* (approximation)  
1pl partir DE temps comme être matin  
cinq heure  
On est parti comme à cinq heures du matin.

En (41), ce qu'il a frappé ressemble approximativement à un gros arbre mais la phrase sous-entend qu'il ne s'agit pas réellement d'un gros arbre. La présence de *xiang* ici influence la vérité

<sup>6</sup> En chinois, *de* apparaît souvent entre l'adjectif et le nom.

<sup>7</sup> Ici, *de* est un marqueur de phrase relative.

de la phrase, car si on enlève *xiang*, la phrase devient fautive : ce qu'il a frappé n'est pas un gros arbre.

Dans l'exemple (42), on dépeint approximativement un état qui *est parti à cinq heures du matin*. La différence avec la phrase précédente est que *xiang* n'intervient pas à savoir si le locuteur est parti à cinq heures ou pas. Le locuteur ne sait pas à quelle heure précise il est parti. C'est peut-être à cinq heures et ce n'est peut-être pas le cas.

*Xiang* peut aussi exprimer une atténuation.

- (43) *Wo haoxiang<sup>8</sup> shi an shi dao le.* (atténuation, approximation)  
1sg comme être à l'heure arriver ACC,  
J'étais arrivé à l'heure, comme.

Dans la phrase (43), on interprétera dans la majorité des cas que le locuteur n'est pas arrivé à l'heure, mais qu'il utilise *xiang* pour minimiser la portée de ce retard. Comme le *comme* québécois, le locuteur prend de la distance par rapport à la réalité pour atténuer les effets causés par son retard. Cette phrase peut aussi être prononcée sous un autre type de contexte où le *xiang* a une valeur d'approximation. Dans ce cas, cette phrase veut dire que le locuteur croit qu'il est arrivé à l'heure, mais il n'en est pas certain. Le *xiang* est donc ambigu entre l'atténuation et l'approximation. Ces deux valeurs peuvent seulement se distinguer par le contexte.

*Xiang* peut aussi introduire un discours rapporté, comme le montre l'exemple (44).

- (44) *Ta chao wo zuo le yi ge shoushi, xiang*  
*shi gaosu wo 'guolai'.* (discours indirect)  
3sg vers 1sg faire ACC un Classifieur, signe comme  
être dire 1sg venir  
Il m'a fait un signe, comme « viens par ici »<sup>9</sup>.

Dans cette phrase, *xiang* introduit un discours rapporté qui correspond à l'interprétation que le locuteur fait du signe qu'il lui est adressé.

Enfin, *xiang* présente aussi l'emploi non standard de l'exemplification.

- (45) Question: *Ni wei shenme shuo ta hen dafang?*  
2sg pourquoi dire 3sg très généreux.  
Pourquoi dis-tu qu'il est très généreux?  
Réponse : **Xiang** *zhe tai dianshiji, jiushi*  
*ta gei wo de.* (exemplification)  
Comme ce-ci Classifieur télévision, être  
3sg donner 1sg DE  
Comme cette télévision, c'est lui qui me l'a donnée.

Dans cette phrase, pour montrer la générosité de la personne en question, on donne un exemple qui est l'offre de la télévision. La différence entre l'exemplification standard et non standard réside dans le fait que cette dernière ne donne pas explicitement le point de référence. Dans l'exemple (45), l'offre de la télévision n'est pas présentée par rapport à un paradigme de

<sup>8</sup> *Haoxiang* a le même sens que *xiang*. L'utilisation de *haoxiang* est dû à un besoin phonologique.

<sup>9</sup> L'exemple peut paraître moins naturel en français qu'en chinois, le chinois permettant plus de contextes pour le discours indirect.

référence. En contraste, en (40), le locuteur donne d'abord la classe de référence qui est *les légumes riches en acide folique*, et puis on cite quelques exemples des ces légumes.

À travers ces exemples, nous pourrions constater que la position syntaxique de *xiang* est plutôt stable dans la phrase. Il est souvent précédé du verbe (les phrases de (41) à (44)). Parfois, cette position produit une ambiguïté de la portée. Dans la phrase (41), la portée de *haoxiang* peut être sur le verbe *voir* ou sur l'objet direct *arbre*. Le fait que la portée de *haoxiang* soit sous-déterminée donne lieu à deux interprétations possibles d'une même phrase.

- |      |      |                                 |         |     |    |             |       |
|------|------|---------------------------------|---------|-----|----|-------------|-------|
| (46) | Wo   | <b>haoxiang</b>                 | kanjian | le  | yi | ke          | shu.  |
|      | 1sg  | comme voir                      |         | ACC | un | Classifieur | Arbre |
|      | (i)  | J'ai comme <b>vu un arbre</b> . |         |     |    |             |       |
|      | (ii) | J'ai vu comme <b>un arbre</b> . |         |     |    |             |       |

Quand la portée de *haoxiang* est sur le verbe *voir*, le locuteur s'interroge sur le fait d'avoir vu ou non quelque chose. Mais si la portée est sur l'objet direct *arbre*, cette phrase signifie que le locuteur a vu quelque chose qui ressemble à un arbre, sans être convaincu qu'il s'agit vraiment d'un arbre.

Mentionnons finalement qu'en chinois, tous ces emplois de *xiang* sont dits standards et sont couramment utilisés dans le discours sans distinction en rapport avec l'âge et la classe sociale des locuteurs. Le fait que les emplois du *comme* en français québécois soient apparus dans le discours des adolescents d'abord, même s'ils semblent aujourd'hui présents dans le discours des jeunes adultes, porte à distinguer ces nouveaux emplois des emplois standards du français.

Les données tirées du chinois nous ont montré que le *xiang* présente toutes les valeurs que le *comme* québécois et le *like* en anglais peuvent emprunter. Mais comme on ne peut pas dire que le *xiang* est un calque de *comme* ou de *like*, il serait vraisemblablement inexact d'affirmer que *comme* est un calque de *like*, simplement en raison des valeurs qu'ils partagent, alors que le marquage de telles valeurs par des morphèmes de comparaison est possible dans des langues qui ne sont pas en contact étroit.

## 8. Conclusion

L'émergence de nouveaux emplois de *comme* dans le discours en français québécois est liée à un glissement sémantique de *comme* : de la valeur standard de comparaison découlent de nouvelles valeurs regroupables sous la notion générique de distanciation. Ce glissement résulte de la mise en relief de la notion de différence, qui est un préalable au processus de comparaison.

Ce glissement sémantique de *comme* s'accompagne d'un glissement syntaxique, qui en fait un marqueur de discours. Il revêt alors une fonction métadiscursive. La présence de marqueurs semblables en anglais et en québécois nous incite à croire qu'il s'agit d'une évolution pour ainsi dire naturelle, qui apporte la possibilité de nouveaux moyens d'expression.

## 9. Bibliographie

- J. Authier-Revuz (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- A. Berrendonner (1987), « La logique du soupçon », in *Pensée naturelle. Logique et langage. Hommage à Jean-Blaise Grize*, Neuchâtel, Secrétariat de l'université, 287-297.
- Chevalier G. (2001), « Comment *comme* fonctionne d'une génération à l'autre », *Revue québécoise de linguistique*, 30 :2, 13-40.
- G. Dostie (1995), « Comme, genre et style postposés en français du Québec : une étude sémantique », *Linguisticae Investigationes*, XIX : 2, 247-263.
- S. Fleischman (2004), « Discourse markers across languages? Evidence from English and French » in C. L. Moder and A. Martinovic-Zic (eds) *Discourse Across Languages and Cultures*, Oklahoma State University / Montgomery College, 129-147.
- S. Fleischman (1999), « Pragmatic markers in comparative perspective: A contribution to cross-language pragmatics », Paper presented at PRAGMA 99, Tel Aviv, June 1999.
- D. Vincent (2005), The journey of non-standard discourse markers in Quebec French: Networks based on exemplification, in : Mosegaard Hansen, Maj-Britt and Corinne Rossari (eds), *The Evolution of Pragmatic Markers : Special Issue of Journal of Historical Pragmatics*, 6 : 2, 188-210.

BDTS